

# Je ne résiste pas

Francine Minguez

Number 73, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6174ac>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Société littéraire de Laval

## ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this article

Minguez, F. (2006). Je ne résiste pas. *Brèves littéraires*, (73), 65–69.

## FRANCINE MINGUEZ

### *Je ne résiste pas*

Je sais tout de toi, connais les balbutiements,  
les rameaux des syllabes près des rochers,  
la beauté érosive des pores de ton texte  
la terre qui se rompt, flottantes racines,  
poussières, toutes choses qui brillent  
sous les pierres, par leur absence aussi,  
cette sorte d'éclosion  
ces feuilles, ces bourgeons au milieu  
des remous, des nénuphars  
et tu te dresses dans la fragile transparence  
tu imposes de ton regard comme on impose  
les mains au simple bord des jours.  
L'horizon bouge et se colore  
je ne résiste pas, je ne résiste pas.

Je ne sais rien de toi, je frôle ce bras  
cette présence effilée, les mots toison, foison,  
chevelure sur la planète chauve  
esquissent une danse, quelques instants,  
les pierres polies s'inclinent  
bruit aboli sur ton passage,  
tous cris retenus multiplient les décors  
strophes catastrophes, mais où es-tu  
la lumière à l'assaut  
trace les corps ouvre l'espace, tu n'es plus là  
tu retentis cruellement, je ne sais rien de toi  
de ton chant, ton babil, tes voyages,  
de ta toute petite enfance, tes toupies dans les nuages,  
des ondes séculaires, molécules, spirales  
vivent et coulent en moi, mais je n'ai pas le temps.

Une douleur indistincte, des figures de plaisir  
quelques images dans les remous nous passions  
nous-mêmes, à la surface du brouillard,  
nous entrions, tout était égal, l'un dans l'autre  
et ça se bousculait, comme en nous-mêmes,  
et nous savions, il me semble, presque indécents,  
que la légèreté pesait lourd  
dans les rampes des lampes, comment  
sentir le temps ? Je ne résiste pas, je ne résiste  
pas. Et, à la fin, tout accord, oui,  
nos chemins dormeurs  
même vaine chevauchée  
mêmes mains fermées, veines ailleurs  
trajet rageur aboutissant, trois  
lettres maudites, refonte de tous les  
temps humains inhumains dormance dans les demains  
tomorrow maybe mañana il faut écrire fin  
écrire fin en trop gras caractères

ton absence me pue, je la maudis pour l'accepter  
mais je résiste et veille en simple corps  
spectatrice, mains ouvertes sur le songe, perdue de toi,  
je ne sais rien de mon chant, mon babil, mon essence  
rien de ma petite enfance, rien des toupies des nuages  
rien des iris du mystère, des fougères  
rien de ce tout, épars et tellement pillé,  
et de l'ultime terre déchirure  
rien de l'arrachement, je ne sais rien  
je ne résiste pas, je ne sais, ne suis rien.

Sur les nuages galopins,  
tous les chemins fondus, toutes passerelles,  
galimatias  
froissent l'ombre ;  
chacun des bouts d'espace, ta voix s'insinue  
mais une noirceur sans issue m'assassine  
dans les fougères de ta mort aux secondes  
je n'ose écrire « banal accident » « parc des Laurentides »  
je pense parfois que la parole tue  
m'est dite encore plus fort  
mais hélas il y a les fusils  
les orignaux de la mort  
et si, face à la mort, on est en beau fusil  
s'il y a toujours la mort c'est que toujours on vit  
mais c'est toujours si con...